



*Incident sur la colline 192*

DANIEL LANG

*Incident sur la colline 192*

VICTIMES DE GUERRE

Traduit de l'américain par  
JULIEN BESSE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2018

TITRE ORIGINAL

*Casualties of War*

*À William Shawn*

Le présent texte a paru pour la première fois dans *The New Yorker Magazine* (Condé Nast Publications) le 18 octobre 1969. La même année, McGraw-Hill à New York en a réalisé une édition sous forme de livre.

© Daniel Lang 1969, 1987, tous droits réservés.

© Henri Huet pour la photographie de couverture, tous droits réservés.

© Éditions Allia, Paris, 2018, pour la traduction française.

COMME leurs prédécesseurs dans toutes les guerres, les vétérans américains du Vietnam retournent à la vie civile imprégnés de souvenirs qu'ils conserveront sans doute pour le restant de leurs jours. Quelle qu'ait pu être sa proximité du front durant sa carrière de soldat, un homme s'en souviendra comme d'un moment unique, où son quotidien s'est, pour un temps bref, teinté d'héroïsme. L'ancien première classe Sven Eriksson – tel que nous l'appellerons, car employer son vrai nom ajouterait au danger qu'il court peut-être – est aussi rentré avec ses souvenirs, mais il ignore ce qu'il en adviendra. Démobilisé avec les honneurs en avril 1968, ce jeune vétéran de 24 ans, originaire d'une bourgade agricole du nord-ouest du Minnesota, n'est même pas certain, s'il pouvait maîtriser sa mémoire, de vouloir rassembler ses souvenirs. Naturellement, Eriksson a vécu là-bas toutes sortes d'expériences marquantes. Ne serait-ce que voir un pays asiatique, avec ses paysages si différents des plaines gelées de son coin du Minnesota, représentait en soi une aventure, dit-il, ajoutant qu'il n'avait jamais pataugé

dans des rizières, tenté de percer la pénombre soudaine d'une jungle dense et luxuriante ou erré à l'aveuglette à travers des roseaux de Chine plus hauts que lui. Fantassin, Eriksson en a vu assez pour se remémorer à sa guise les victoires cruciales auxquelles il a contribué, les échanges de tirs où il fut pris pour cible ainsi qu'une embuscade en particulier, qui blessa la moitié de son unité. Mais il admet sans mal que, lorsqu'il repense à sa période de service au Vietnam, une seule image lui revient inmanquablement à l'esprit : celle d'une jeune paysanne vietnamienne, de deux ou trois ans sa cadette, dont il fit pour ainsi dire la connaissance le 18 novembre 1966 dans un hameau reculé des hauts plateaux du centre, à quelques kilomètres de la mer de Chine méridionale. Eriksson et quatre autres recrues se trouvaient alors en patrouille de reconnaissance à proximité du village de la jeune fille. Eriksson s'estime peu fiable quant à son physique. Par contre, il se souvient parfaitement qu'elle arborait une dent en or bien visible et que ses yeux, d'un brun sombre, pouvaient se montrer très expressifs. Il se rappelle également qu'elle portait des boucles d'oreilles surannées en verre bleuté, qu'il remarqua à leur faible scintillement par un bel après-midi où il avait reçu

l'ordre de la surveiller. Comme la plupart des femmes de la campagne, elle revêtait un ample pyjama noir. Bien que ce vêtement masquât sa silhouette, il pouvait la deviner mince et élancée, et mesurant près d'un mètre soixante. Tant qu'elle resta en vie, Eriksson ignore son nom. Il finit par l'apprendre lorsque la sœur de la fille l'identifia lors du procès devant la Cour martiale, procès dont Eriksson fut l'instigateur et dans lequel il comparut comme principal témoin à charge. Le nom de la fille – vrai, celui-là – était Phan Thi Mao. Eriksson et elle n'échangèrent jamais un mot ; aucun ne parlait la langue de l'autre. Il côtoya Mao durant à peine plus de vingt-quatre heures. Celles qui furent ses dernières. Les quatre camarades de patrouille de Eriksson la violèrent et l'assassinèrent avant d'abandonner son corps dans un buisson en pleine montagne. L'un des soldats la poignarda à trois reprises et lorsqu'au procès, l'avocat de la défense mit Eriksson au défi de décrire le son émis par les coups de couteau, Eriksson déclara : "Eh bien, j'ai chassé et éviscéré des cerfs. C'était exactement comme quand on plante un couteau dans un cerf, une sorte de bruit sourd, Maître."

ERIKSSON m'a reçu dans sa maison de (dirons-nous) Minneapolis, où, depuis qu'il a quitté l'armée, il travaille comme menuisier dans un grand magasin. Il habite avec sa femme Kirsten un modeste trois-pièces propre, dont les murs sont ornés de peintures de Mme Eriksson, une artiste du dimanche, présente lors de l'entrevue ; âgée de 23 ans, elle est réceptionniste dans un cabinet d'assurances. Le couple n'a pas d'enfant. Amis depuis leur enfance, ils se sont mariés voici quatre ans, peu après l'enrôlement de Eriksson. Leurs pères, des fermiers voisins, avaient du mal à joindre les deux bouts. Comme de nombreux fermiers de la région, m'expliqua Mme Eriksson, avant d'ajouter que la plupart des habitants du coin étaient d'origine scandinave. "Dans cette partie de la région, on se fait une fierté d'être des gens réservés", précisa-t-elle. Jolie petite blonde d'allure vive et intelligente, elle me proposa du café et du gâteau à l'instant où je pénétraï dans l'appartement. Elle était ravie, me confia-t-elle, que j'aie demandé à en savoir davantage sur l'épisode impliquant Mao. Jusque-là, elle était la seule personne avec qui son mari en avait discuté depuis son retour du Vietnam, et encore sans trop rentrer dans les détails. "Ça lui fera du bien de parler à quelqu'un d'autre",

fit-elle en plaisantant. Seul sur le canapé, Eriksson sourit avec tristesse, sa joue creusée d'une fossette profonde. C'est un homme de petite taille au teint clair, blond aux yeux bleus et peu bavard. Durant les heures que nous avons passées ensemble, il lui arrivait de rester silencieux, le visage grave, pendant des intervalles de près d'une minute avant de reprendre son récit. S'il s'exprima d'abord de façon laconique, il sortit peu à peu de sa réserve naturelle et à certains moments – généralement après l'un de ses silences – les mots se bousculaient dans sa bouche au point que s'interrompre semblait lui demander des efforts.

Eriksson m'avertit d'emblée qu'il n'avait aucune envie de discuter du meurtre de Mao sous son aspect judiciaire. C'était certes possible, je le savais pour avoir lu les comptes rendus d'audience des procès dans les bureaux du greffier de la Cour de justice de l'armée de terre des États-Unis à Falls Church, en Virginie : sept dossiers épais comprenant le témoignage de Eriksson contre les membres de la patrouille, leurs condamnations et appels, l'interminable correspondance entre les juges et les parties adverses ainsi que les dépositions portant sur la personnalité de chaque prévenu. Après avoir témoigné devant quatre tribunaux

au Vietnam, m'expliqua Eriksson, il en avait plus qu'assez de la procédure judiciaire, des interrogatoires serrés et obstinés des avocats et des censures répétées des juges, exigeant des réponses de plus en plus précises à des questions bien souvent vagues. Tout cela lui avait paru tortueux mais, admettait-il, ses attentes en se présentant au tribunal militaire des hauts plateaux du centre, lieu des procès, étaient peut-être déplacées. En effet, il espérait que cela l'aiderait à comprendre ses réactions face au sort de Mao. Il était donc venu à la barre avec l'illusion que lui et les autres se livreraient à une sorte d'introspection collective et se demanderaient tout haut comment la jeune fille avait pu connaître un tel destin. Il s'était imaginé capable de demander pourquoi il fut le seul de sa patrouille à agir comme il l'avait fait. Il voulait raconter de quelle manière l'épisode avec Mao l'avait affecté, et pourquoi il s'était senti obligé de dénoncer ses camarades – quatre jeunes Américains comme lui, chacun dépendant des autres pour sa survie en territoire ennemi. Il souhaitait se décharger de ses doutes quant à savoir s'il avait fait tout son possible pour Mao dans l'épreuve qu'elle a traversée – des doutes qui le rongent encore aujourd'hui. Il savait qu'il pouvait aborder

ces questions librement avec moi, dit-il, mais il avait vite compris qu'au sein d'une Cour de justice, elles présentaient peu d'intérêt.

EN ENTAMANT son récit en dehors du cadre des lois, Eriksson me confia qu'avec le recul, il lui semblait clair qu'il aurait dû s'attendre à la mort de Mao. Celle-ci avait été précédée d'une série d'événements similaires. Il s'en produisait chaque jour sous une forme ou une autre, dit-il, mais il était lent à la détente ou peu disposé à comprendre qu'ils faisaient partie de la guerre, au même titre que les tirs d'obus et les objectifs. Il pense désormais qu'il aurait dû prévoir que, tôt ou tard, il s'y trouverait directement confronté. Il venait de débarquer au Vietnam, en octobre 1966, lorsqu'il prit conscience de ces faits et de leur caractère manifestement spontané, sans lien avec la stratégie militaire. Les passages à tabac arbitraires étaient monnaie courante ; il voyait régulièrement les GI frapper des Vietnamiens menottés. Les ordres officiels justifiaient parfois des actes de violence gratuite. Ainsi, peu après son arrivée, les GI de sa compagnie furent autorisés à tirer sur tout Vietnamien qui enfreignait le couvre-feu de 19 heures,



mais en pratique, on laissait à la discrétion du soldat la décision de tirer sur un retardataire qui se pressait, quelques minutes après l'heure, vers son *hootch* – le terme américain pour les huttes de boue et de bambou dans lesquelles vivaient la plupart des autochtones. De la même manière, il était permis d'ouvrir le feu sur tout Vietnamien qui courait, mais, d'après Eriksson, “la différence entre marcher et courir pouvait s'avérer très mince”. Au lendemain de l'embuscade qui blessa la moitié de son groupe, de nombreux prisonniers furent capturés et deux sommairement exécutés en représailles, “pour servir d'exemples”. Un caporal, tout à sa fureur après ce guet-apens, tenta d'étrangler un autre prisonnier à l'aide d'un poncho; il en avait fait un nœud coulant qu'il serrait, lorsqu'un lieutenant charitable lui ordonna de cesser.

Bien sûr, poursuivit Eriksson, ce genre de conduite ne se limitait en aucun cas aux Américains. L'ennemi en faisait autant, ce que les Vietnamiens eux-mêmes reconnaissaient, se plaignant constamment de viols et d'enlèvements par le Viêt-Cong; en fait, celui-ci commettait ses crimes avec si peu de discernement que les victimes étaient parfois ses propres partisans. Eriksson avait eu

connaissance de la fois où des troupes américaines, attirées par l'odeur familière de corps en décomposition, tombèrent sur une fosse pleine de femmes et d'hommes vietnamiens exécutés à la mitrailleuse par le Viêt-Cong. Mais il n'était pas en mesure de fournir davantage de témoignages directs de ces exactions. Il ne pouvait parler que du comportement des soldats américains, car il vivait et combattait à leurs côtés.

Après un premier silence maussade, Eriksson déclara: “D'un jour à l'autre, vous constatiez les changements chez nos gars – des types bien qui, ici, ne songeraient jamais à traiter un Asiatique de ‘nyaquoué’ ou de ‘bridé’. Mais là, ils se trouvaient à l'autre bout du monde, dans un pays étrange, incapables de déterminer qui était de leur côté. Lors de nos patrouilles, nous débouchions chaque jour sur un sentier étroit et boueux qui menait à un village délabré, où les vieux nous accueillaient avec bienveillance tandis que les gosses accouraient vers nous en souriant pour recevoir les bonbons qu'on leur apportait. Mais à peine sortis du village, à l'autre bout du sentier, l'ennemi ouvrait le feu sur nous. Cela suscitait parmi les soldats un sentiment d'amertume envers les villageois qui ne nous avaient pas prévenus. La plupart

d'entre nous se sentaient alors idiots d'être prêts à mourir pour des gens qui déféquaient en public et dont la nourriture était plus dégoûtante que ce que contenaient nos poubelles à la maison. Ce genre d'idées – ma foi, ça vous changeait certains gars. La vie, y compris la leur, pouvait perdre toute valeur à leurs yeux. Je ne dis pas qu'un type qui passait à tabac un civil en était fier, mais il n'aurait pas ouvertement admis le contraire. Et ça se voyait. De but en blanc, sans qu'on ne lui ait rien demandé, il se mettait à se justifier de ce qu'il avait fait quelques heures plus tôt en disant qu'après tout, Charlie<sup>1</sup> en faisait autant. Cet argument, je l'ai entendu des dizaines de fois et je n'y ai jamais cru. Cela revenait à affirmer que juste parce qu'un conducteur ivre a renversé ton ami, tu peux prendre ta voiture et foncer sur n'importe quel piéton. Bien sûr, durant tout ce temps, j'étais fantassin. J'opérais au front et je voyais sans doute le pire de la guerre. Le jour, on partait en mission pour traquer-et-détruire et la nuit, on préparait des embuscades. J'ai compris que tuer un être humain n'est pas

1. Nom de code, abrégé de "Victor Charlie", servant à désigner, sur la base d'initiales communes, les membres du Viêt-Cong durant la guerre du Vietnam. (N.d.T.)

difficile – en situation de combat, c'est aussi instinctif qu'éviter les balles. Vous ne saviez jamais quel allait être le prochain à mourir, rien à voir avec les bases arrière. Plus vous vous éloigniez du front, plus vous vous rapprochiez de la vie civile."

LE 16 NOVEMBRE 1966, l'officier supérieur de la section de Eriksson, un lieutenant noir du nom d'Harold Reilly (son nom a été changé, comme celui de chacun des soldats dans ce récit), l'affecta en compagnie de quatre autres recrues à une patrouille de reconnaissance, avec pour mission de passer au peigne fin un secteur des hauts plateaux du centre à la recherche de signes d'une activité Viêt-Cong. Plus tard, à la barre, le lieutenant Reilly qualifia la mission d'"extrêmement dangereuse" et affirma qu'il avait choisi pour l'exécuter des membres des quatre meilleures escouades de la section. Objet d'un soin particulier, déclarait-il, l'opération avait été échafaudée par le commandement du bataillon, un échelon plus élevé que le commandement de compagnie dont il avait d'ordinaire la responsabilité. Expliquant son choix de patrouille, Reilly témoigna : "Ces gars, pour moi, savaient ce